

Le jour où j'ai compris que c'était grave

Je savais déjà. Depuis la conférence sur l'international, je savais que nous ne sommes pas seuls à jouer dans notre bac à sable et que la fermeture des frontières n'est ni faisable ni souhaitable. J'avais compris aussi que l'Europe n'était pas aussi unie qu'on pouvait le souhaiter, que les intérêts nationaux passaient souvent au-dessus des intérêts communs, ce qui ne facilite évidemment pas une politique économique partagée.

Mais là, c'était le jour d'en tirer toutes les conséquences. Les vraies. Les désastreuses.

30 à 40 % de moins, qualité équivalente ou supérieur

Les produits chinois sont, dans tous les secteurs désormais, de qualité au moins équivalente à nos productions européennes. Et ils coûtent 30 % de moins. Trente pour cent.

Et comme pour enfoncer le clou – parce qu'apparemment, on n'avait pas encore assez mal –, on nous explique que la puissance économique appartient désormais à ceux qui ont acquis ou préservé la souveraineté de leurs filières. Et que nous, nous n'avons eu de cesse de les démembrer depuis plusieurs décennies, sur l'autel de la consommation et du niveau de vie. Pendant ce temps, les Américains s'accrochent à préserver leur domination sur la tech et l'IA. Et les Chinois, eux, possèdent désormais en interne toute la chaîne de valeur de toutes les filières. Toutes.

Encore heureux qu'ils soient obligés, pour quelques années encore, de nous vendre leurs produits pour les écouler. Ne manquons pas le coche. Dans dix ans, ce sera trop tard. Vraiment trop tard.

La pédagogie de l'apocalypse

Malgré le tableau apocalyptique qui a été dressé – et dont il faut saluer toute la pédagogie, car n'importe qui peut comprendre, et quand on comprend, c'est effrayant – je suis sortie de l'amphithéâtre avec une certaine forme d'optimisme.

Oui, optimisme. Parce que ce « choc macro-économique inédit » qui nous attend, qu'on ne peut plus ignorer en nous réfugiant dans notre autosatisfaction de vieux continent riche et dominateur, doit nous obliger à enfin mettre en place des mesures de protection de notre marché et de nos emplois. Avec une planification économique sur le long terme. Sauver les meubles, au moins.

L'urgence absolue comme catalyseur du sursaut salvateur.

L'optimisme qui vacille

Sauf qu'en écrivant ces lignes, je me rends compte que mon optimisme vacille déjà. Parce qu'entre comprendre l'urgence et agir en conséquence, il y a un gouffre qui pourrait nous engloutir. Nous sommes forts pour du constat partagé. Mais pour l'action ?

Je repense à cette formule : « Dans dix ans, ce sera trop tard. » Dix ans. Comme le dit la chanson, c'est court et c'est long. Elle dit aussi « on s'en souvient » : j'espère que dans dix ans je pourrais me souvenir de cette conférence – claire, accessible, implacable – et me dire que ceux qui décident avaient compris aussi. Et surtout, qu'ils avaient agi avant qu'il ne soit vraiment trop tard.

Finalement, à la fin de ce billet, je me sens d'humeur moins optimiste. Mais au moins, j'ai compris. C'est déjà ça. Reste à espérer

Billet d'humeur de Pascale Heurtel
Conseillère histoire, culture et patrimoine
Conférence n°6 - Penser notre renaissance industrielle